

Afin de faciliter la propagande de la CROIX nous avons établi des conditions spéciales en faveur de nouveaux abonnés seulement :

3 abonnements de 1 an \$3  
6 " " "

Téléphone :

Bell Est 2281

# La Croix

66, RUE NOTRE-DAME-EST, MONTREAL.  
VIS-A-VIS DU PALAIS DE JUSTICE  
Boîte de Poste 2175

Journal Catholique et Indépendant publié à Montréal

RELIGION, QUESTIONS SOCIALES, SCIENCES, ARTS, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE POLITIQUE, AGRICULTURE, ETC.

PENSÉE DU JOUR

Un journal catholique dans une paroisse c'est une mission perpétuelle.

LEON XIII.

ENCORE

LE CARILLON-SACRÉ-CŒUR

Le Canada nous avait apporté le témoignage de M. l'abbé Lemire, député à la chambre française, contre le Carillon-Sacré-Cœur. Nous avons dit dans la dernière édition de la Croix ce qu'était le représentant d'Hazebrouck et ce qu'on en pensait à la nonciature papale, à Paris. Voici un autre document qui confirme nos dires :

C'est encore Mgr Montagnini, ex-secrétaire de la nonciature, qui écrit à S. E. le cardinal Merry del Val :

" Dans le numéro de l'Officiel que je vous ai adressé, vous n'avez pas été sans remarquer les paroles à demi-piennes prononcées par l'abbé Lemire au cours de la discussion sur le monopole des pompes funèbres.

" De nombreux laïques et quelques prêtres sont venus me manifester leur indignation à ce sujet. Et je sais que le comte de Mun a consulté un éminent religieux pour savoir si, avant de réfuter publiquement l'abbé Lemire, il devait d'abord en avertir ce dernier. Mais la Vérité française d'aujourd'hui s'occupe déjà de cette affaire, et je ne serais pas étonné que, parmi les lettres qu'elle publie, se trouvât la protestation non signée du comte de Mun. Ce n'est pas la première fois que l'abbé Lemire se livre à une incartade de ce genre, peut-être de bonne foi, mais certainement par esprit de servilisme vis-à-vis du gouvernement : il suffit de rappeler son vote lors des crédits pour le voyage de M. Loubet à Rome. Si l'autorité ecclésiastique dont il relève en pareil cas faisait parvenir des observations à un pareil personnage, peut-être celui-ci se raviserait-il."

Allons, messieurs du Canada, cherchez un autre abbé ! Car, celui-ci ne peut vous être d'un grand secours, son opinion n'avancera pas votre mauvaise cause d'un point dans l'esprit des gens sérieux.

D'ailleurs, que nous importe M. l'abbé Lemire pour juger s'il a été opportun, ici, au Canada, d'apposer l'effigie du S. C. sur notre drapeau national, puisque le peuple canadien-français en a manifesté le désir, par la voix de la grande majorité de ses évêques et de son clergé, par la voix de ses citoyens les plus considérables, comme l'hon. Nemèze Garneau, conseiller législatif, l'hon. juge Prud'homme, le Chevalier J.-A. Prendergast, gérant général de la Banque d'Hoche-laga, le chevalier Edwin Hurlbut et autres, et aussi par la voix de la masse du peuple.

Et puis, M. l'abbé Lemire s'est-il jamais prononcé sur le cas particulier que nous discutons ? Nullement, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi le mettre en cause, comme le fait le Canada, inconsiderément ?

Il serait peut-être difficile aujourd'hui, en France, de mettre à exécution le projet conçu par Notre-Seigneur et inspiré par lui-même à la Bienheureuse Marguerite-Marie, comme moyen d'empêcher notre ancienne mère-patrie de tomber dans l'abîme qu'elle s'est elle-même creusé. Il est peut-être trop tard pour sauver la France.

Mais le Canada français serait-il déjà rendu si bas qu'il faille désespérer d'y voir régner socialement Jésus-Christ sur les cœurs, sur les familles et sur la patrie ? Nous ne le croyons pas.

La France, parce qu'elle n'a pas voulu prêter une oreille obéissante aux désirs du Sacré-Cœur exprimés par la sainte Visitandine à qui bientôt Rome va rendre les honneurs de l'autel, s'agit sur un grabat de souffrances morales et sociales de toutes sortes, et se meurt... Quelle leçon salutaire elle nous donne, pour notre plus grand bien et pour la plus grande gloire de Dieu !

JOSEPH BÉGIN.

LA "CROIX" QUOTIDIENNE

On nous demande souvent, avec une certaine anxiété bien légitime, quand nous espérons rendre la Croix quotidienne. Nous voulons bien le dire. Ce sera en septembre prochain, ou, au plus tard, au commencement d'octobre. Il ne pourra y avoir de temps plus propice pour nous lancer. Jusqu'aujourd'hui notre organisation a été son train, tranquille mais sûr. Nous ne cachons pas, cependant, que nous avons encore beaucoup à faire. Si nos lecteurs nous aidaient un peu plus à vendre les actions de la "Cie de publication de la Croix" ou à nous obtenir des souscriptions, nous leur serions très obligé. Nous les invitons donc fort amicalement à partager quelque peu notre fardeau *ad majorem Dei gloriam*.

LE DIRECTEUR

UN MOT AMICAL

MM. Langlois et d'Hellencourt

Les rédacteurs du "Canada" et du "Soleil" se sont scandalisés parce que nous avons publié le jugement porté sur M. l'abbé Lemire, député à la chambre française, par Mgr Montagnini, ex-secrétaire de la nonciature papale, à Paris. Ils se sont voilé la face d'indignation !

—La "Croix", cornent-ils, un journal catholique, qui dit (d'après Mgr Montagnini), que M. l'abbé Lemire est "l'homme du gouvernement" (français), n'est-ce pas scandalisant ? Quoi, foi de Langlois et de d'Hellencourt, nous n'avons jamais vu autant d'audace de la part d'un catholique ! Ah ! quel tort font à la religion les journaux comme la Croix ! S'ils n'existaient pas, comme les choses iraient mieux dans le monde !... C'est indubitable, si l'Eglise a des ennemis, c'est dû à ces journaux ; si tant d'orages s'élèvent sur la barque de Pierre, c'est encore dû à eux. Enfin ce sont toujours eux qui font le mauvais temps sur cette pauvre vallée de larmes. Haro sur la "Croix" !

Écoutez, mes amis : Vous, M. Langlois, vous êtes trop fraîchement sorti (?) de la petite loge l'"Émancipation", et vous, M. d'Hellencourt, il y a aussi trop peu de temps que vous êtes arrivé de Paris, pour réussir, l'un et l'autre, à nous faire accroire que vous avez pour un demi-sou de sincérité. Vous voulez empêcher la "Croix" de prendre de l'importance et même l'amoindrir, parce que vous entrevoyez en elle un adversaire irréductible, prenez-vous y donc mieux pour arriver à votre but, jouez donc mieux votre rôle d'hypocrites. Vous croyez être terribles ; vous n'êtes que ridicules.

PIERRE BAYARD.

"Sectaires dans le bien" ?

Dans l'article intitulé, "Perrault vs Saint-Martin," que notre correspondant, un vieux de l'A. C. J. C., a publié dans la dernière édition de la Croix, il y est fait allusion à un regrettable écrit que M. Antonio Perrault, sous la rubrique, *Sectaires dans le bien*, a commis dans le Semeur du mois courant, écrit que le Directeur même de cette revue, le Rév. Père Hermas Lalonde, S. J., n'a pu laisser passer sans le corriger par des notes explicatives et restrictives, afin d'annuler la mauvaise impression qu'il aurait pu faire naître dans l'esprit des lecteurs du Semeur.

Voici la plus importante de ces remarques :

" A la note particulière que nous avons apposée à une partie de l'article, nous jugeons opportun d'en joindre une plus générale concernant le tout, afin d'avertir le lecteur de vouloir bien n'y voir rien qui ne se trouve pas, soit dans le texte, soit dans la pensée de l'auteur. En ne se méfiant pas d'une première impression — que seul, du reste, le titre de l'article est propre à faire naître — nos vrais amis pourraient y trouver un sujet de tristesse silencieuse, et ceux qui ne le sont qu'à demi matière à joie bruyante.

" Pour ce qui a trait à nos mœurs politiques, nous souscrivons entièrement aux développements du camarade. Seulement nous croyons qu'en l'espèce, il ne s'agit que très rarement de "sectaires dans le bien". C'est plutôt le sectarisme dans le parti et dans l'esprit de parti. On veut généralement le triomphe du parti d'abord, le bien ensuite, pourvu que celui-ci ne nuise pas à l'autre et permette de faire échec à l'adversaire.

" La presse quotidienne du pays étant plus ou moins battue du même mal, nous lui appliquons la même remarque. Ce que déplorait nos fondateurs (statuts, p. 18) est une réalité toujours vivante : "L'incapacité et la faiblesse d'un grand nombre de nos hommes publics en présence des obligations religieuses et du devoir civique ; l'idéal politique rabaisé au niveau des intérêts pécuniaires, et l'arène politique presque totalement vouée aux chicanes de partis et à la lutte vulgaire des intérêts personnels."

" Reste les quelques hommes publics et rares journalistes—sans parler de nombre d'autres à sphère d'action plus limitée et plus humble—qui veulent réellement le bien d'abord et leur intérêt personnel ou de parti ensuite. Les uns le veulent entier, intégral ; ce sont les francs catholiques. " Ils croient à l'efficacité universelle du catholicisme pour le bien des individus et des sociétés." (Statuts de l'A.C.J.C., p. 20) ; ils voient le salut et le progrès dans le règne du Christ et de la justice sur notre nation ; ils y travaillent en s'appuyant sur les principes immuables de l'Eglise et en s'inspirant des directions de Rome et de ses représentants. Tels, les membres de l'A.C.J.C.

" Les autres veulent aussi le bien ; mais un bien partiel, purement naturel, mesquin, j'oserais dire, parce que scindé, tronqué, découronné et se bornant à la vie présente. Ce sont les demi-catholiques de la vie publique, à nuances diversement prononcées, qui feront même parfois abstraction complète du catholicisme dans la conception de la justice, de la philanthropie et du patriotisme.

" Les premiers et les seconds peuvent bien se rencontrer sur plus d'un point ; mais ils ne tendent pas vers le même but, ils ne se proposent pas la même fin ultime. Ils revendiqueront, par exemple, avec une égale vaillance l'exécution du pacte fédéral ; rivalisant d'intrépidité, ils défendront notre langue, nos écoles ; mais en cela ils sont mus par des motifs différents, purement humains d'une part, catholiques et surnaturels de l'autre.

" Il pourrait y avoir en cela sujet de division, même dans l'union. Mais ce n'est pas là généralement que l'entente fait défaut.

" Par contre, il est maintes questions discutables en elles-mêmes qui, ne relevant pas directement du dogme ni de la morale, et n'étant pas formellement définies par l'Eglise, viennent souvent à l'ordre du jour. Il est certaines théories, certains systèmes et manœuvres, non catégoriquement réproposables en soi, dont l'introduction en d'autres pays a toujours admirablement servi les desseins pervers des ennemis de l'Eglise.

" Voilà le terrain où se séparent complètement les deux écoles dont nous parlons. L'une, instruite par l'expérience, demeure inflexible en face de toute nouveauté dangereuse ; l'autre soucieuse avant tout du progrès matériel, est sur ce point d'une largeur qui confine presque au laxisme. Rien d'étonnant qu'il y ait alors des heurts et des conflits déplorables.

" Que les tenants du catholicisme intégral dépassent parfois la mesure, c'est possible. Autrement ils ne seraient pas hommes. Qu'ils en soient coutumiers, qu'ils se montrent intransigeants—dans le détestable sens du mot—comme d'aucuns se plaisent à le répéter, c'est faux. Ce qui est avéré, c'est que souvent leurs adversaires, posant en victimes, se disent accusés de franc-maçonnerie et de libre-pensée, quand on leur a seulement fait remarquer qu'ils prônent une mesure dont ont abusé et abuseront encore les francs-maçons et les libres-penseurs. Ces plaintes exagérées, ces calomnies tiennent souvent lieu d'arguments.

" Le camarade Perrault n'a certainement pas voulu faire chorus avec les demi-catholiques, ni répéter, avec variante, l'agaçante ritournelle contre leurs adversaires. En parlant de *sectaires dans le bien*, il n'a pas voulu se faire sectaire dans le demi-bien et encore moins sectaire contre le bien. Car l'A. C. J. C. a d'autre mission à remplir que celle de tirer sur les meilleures troupes de l'Eglise, au pays."

H. L., S. J.

L'aumônier-directeur y est allé, comme on le voit, avec délicatesse. Mais il n'en démolit par moins de fond en comble l'échafaudage de M. Perrault. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Cet incident, dont M. Perrault devra porter seul la responsabilité, aura cependant de salutaires effets, entre autres celui d'avoir permis au Directeur de l'A. C. J. C. d'attirer l'attention des jeunes dont il a la garde sur l'orage qu'il voyait, sans doute, depuis quelque temps, s'élever sur leur tête.

JOSEPH BÉGIN.

NOTE

Pour 25 cents, nous enverrons la CROIX à tout nouvel abonné, durant trois mois.

A PROPOS DE LA QUESTION FEVRE

L'attitude que nous avons tenue au sujet de la question Fevre est irréprochable, au témoignage même d'un grand nombre de nos lecteurs qui nous en ont manifesté leur satisfaction.

En effet, si nous avons publié, de cet éminent et vénéré prélat, quelques lettres d'un intérêt général et pour le plus grand bien de l'Eglise, nous avons bien pris garde, d'une autre part, de nous laisser entraîner sur le terrain d'une polémique inutile pour le bien des âmes, par certains journaux, comme le Nationaliste et la Vigie, qui, par des articles violents et injustes, dans lesquels nous étions mis en cause sans raison aucune, voulaient nous faire sortir de notre réserve. Nous avons fait la sourde oreille et nous nous sommes abstenus de nous défendre, non pas parce que la défense n'était pas facile, mais parce que nous savions à quel misérable but nos adversaires tendaient avec leurs attaques et que nous croyions mieux servir notre bonne Mère, l'Eglise, et notre Patrie, en nous taisant sur les injures qu'on nous adressait.

JOSEPH BÉGIN.

NOTES et CRITIQUES

L'ARGUMENT DEFINITIF DU SOCIALISME

Le 1er mai, à Paris, exactement 776 individus ont été "cueillis", par la police, aux environs de la Bourse du travail. Un véritable petit arsenal a été découvert dans leurs poches si bien qu'à la fin de la journée, dans un coin de la salle de la caserne du Château-d'Eau, les agents avaient rassemblé 116 revolvers, 210 poignards, sans compter les pierres et autres instruments extraordinaires.

L'argument définitif du socialisme serait donc le poignard. C'est bien ce que nous avions toujours pensé. Mais M. Albert Saint-Martin, lui, semble, l'ignorer, puisqu'il cherche à donner, à Montréal, des adeptes au socialisme.

CONCENTRATION CATHOLIQUE

La crise politique, par laquelle vient de passer la Belgique, a eu l'effet de resserrer les rangs des catholiques.

Le ministère de Smet de Naevre ne représentait, à proprement parler, que les éléments conservateurs de la droite et du parti. Le nouveau ministère de M. Trooz, au contraire, représente toutes les fractions de la droite et de l'opinion catholique. Aussi est-il salué par d'unanimes approbations. Il peut compter sur l'appui de M. Woeste : " Je soutiendrai le Cabinet de toutes mes forces, a-t-il dit à un interviewer, et j'espère : d'abord, parce qu'on ne recommencera pas deux fois un coup pareil ; ensuite parce que le Cabinet de Smet a succombé à des difficultés de principe et à des difficultés d'ordre plus spécial. Or, j'ai tout lieu de croire que les premières sont écartées, par une concentration des divers éléments de droite et que les secondes le seront par l'accession aux affaires de quelques hommes nouveaux."

On peut donc envisager l'avenir avec confiance. L'anticléricalisme, dans les rangs duquel se confondent monarchistes et républicains, capitalistes et collectivistes, n'en est pas encore à éteindre les étoiles dans le ciel de la Belgique.

UNE PLACE VACANTE

Dédié à MM. les franc-maçons, apôtres de la Philanthropie, de l'Humanité, de la Bienfaisance et de la Fraternité. (oui !)

Le R. P. Lammens, un Rédempteur belge et flamand, vient de mourir à Paramaribo victime de la lèpre contractée en soignant les lépreux.

Il laisse une place vacante. Nous portons la nouvelle à la connaissance des F.F. : maçons du Canada, de leurs amis les socialistes et autres bons apôtres de l'Humanité laïque.

Que ces messieurs se dépêchent : les lépreux sont abandonnés et si la loge ne fait diligence le Père Lammens sera remplacé par un autre religieux, qui ira "crétiniser" les lépreux.

Les inscriptions seront reçues à la loge l'Emancipation, de Montréal, et dans les autres loges du Grand Orient national du Rite canadien. On espère que les postulants présentés par les loges pour remplacer le R. P. Lammens à Paramaribo — succédant à un autre religieux belge le Père Damiens, mort comme lui de la lèpre — voudront bien livrer leurs noms héroïques à la publicité, à la condition, bien entendu, que les F.F. en question s'engagent à mourir comme ces religieux à Paramaribo au service des lépreux !.

Qu'on se le dise !...

UN TERTIAIRE FRANCISCAIN

ODIEUX SCANDALE

Liquidateurs d'un nouveau genre

L'Italie-Une est pourrie de maçonisme. Presque tous les fonctionnaires "officiels" sont aux ordres des loges. Cela explique la possibilité du scandale qui vient d'éclater à la suite d'une campagne de la presse socialiste contre la presse ministérielle dite "libérale" et contre les fonctionnaires eux-mêmes.

La presse socialiste avait accusé des fonctionnaires et des journaux du parti ministériel d'avoir gaspillé, à leur profit, l'argent des souscriptions publiques ouvertes dans toute l'Italie pour secourir les victimes des derniers sinistres de la Calabre. Le Pape et les évêques avaient conseillé aux catholiques de se défier des souscriptions "publiques" ou officielles et de remettre leurs offrandes directement aux autorités ecclésiastiques de la Calabre afin d'être bien sûrs que leurs secours parviendraient jusqu'aux victimes à qui ces secours ont été en effet directement repartis par le clergé local.

Une enquête s'est ouverte sur le scandale révélé par la presse socialiste à charge des "liquidateurs" des aumônes publiques adressées imprudemment par trop de braves gens aux fonctionnaires "officiels" et à certains journaux officiels de l'Italie-Une.

La commission d'enquête a commencé par se rendre à Catanzro, centre des pays sinistrés, pour vérifier, sur place, la réalité des distributions faites. Elle a vu avoir la preuve que "les fonctionnaires chargés de la besogne avaient gardé l'argent pour eux." Cette constatation a abouti à l'arrestation immédiate du chancelier du tribunal de Catanzaro, du chevalier Pace et d'un autre chancelier, le chevalier Proio.

Le journal socialiste "Avanti", ayant accusé le journal ministériel "Mattino", d'avoir gardé pour lui l'argent de la souscription faite également pour la Calabre, le directeur du "Mattino" a porté plainte contre le directeur de l'"A-

vanti". L'affaire devait venir, le 16 avril, devant le tribunal de Rome mais le "Mattino" a demandé un renvoi. "Avanti" affirme qu'il ne demande pas mieux que de mettre sous les yeux du public la preuve évidente des escroqueries de la presse ministérielle.

Si cette enquête se fait partout à fond — ce qui est très douteux, car les loges sont puissantes en Italie — on finirait peut-être par découvrir que l'argent des œs charitables, destiné aux malheureux Calabrais — coupables d'être de pauvres paysans "catholiques" — a passé des mains des fonctionnaires "liquidateurs" dans les caisses juives ou maçonniques, à peu près comme les biens des associations religieuses de France ont été "liquidés" par les FF. . . du Grand Orient de France.

MM. les socialistes et anarchistes russes procèdent de même pour garnir leurs caisses en s'emparant des fonds du trésor public et des épargnes du peuple placés dans les banques.

L'argent destiné aux sinistrés de la Calabre était de l'argent "clérical", en très grande masse. Il n'est donc nullement étonnant que les FF. . . et amis de l'Italie-Une se soient une fois de plus montrés "libéraux".... de l'argent des autres ! "C'est toujours bon à prendre", comme disait Bilboquet !

FARA DA SE.

L'ORGANISATION PAROISSIALE

Nous lisons dans la "Fortnightly Review," de Bridgeton (E.U.) : "Nulle part dans le pays les catholiques ne sont plus admirablement et plus effectivement organisés que dans la ville de Cleveland, grâce principalement, nous le croyons, aux efforts personnels de S. G. Mgr l'Evêque Horstmann. La "Fédération Catholique de Cleveland et du comté de Cuyahoga," Ohio, est composée de tout le clergé et des laïques des soixante paroisses de la ville et du comté, avec des chefs laïques, un comité directeur de quinze laïques, un conseil (advisory board) de cinq prêtres et Mgr l'Archevêque lui-même comme directeur spirituel suprême. Chaque paroisse est représentée par deux délégués désignés par le curé.

La Fédération se réunit tous les trois mois. Son objet, son but, son organisation, ses règlements, etc., sont exposés dans un pamphlet très bien imprimé et intitulé : "Constitution et Règlements de la Fédération Catholique de Cleveland et du Comté de Cuyahoga, Ohio." Nous sommes redevable d'un exemplaire au Rév. A. Von Ascheberg, S. J., membre du conseil.

"Cette constitution est si pratiquement, si concisément conçue qu'elle peut servir de modèle." L'appréciation de l'éminent directeur de la revue catholique américaine, le Dr Preuss, n'est pas celle du premier venu. C'est ce qui nous engage à signaler son article et la constitution en question, à la sérieuse attention des catholiques du Canada. Comme l'organisation paroissiale exposée ci-dessus est une œuvre due au génie des catholiques allemands, on peut s'attendre à trouver dans leur œuvre le modèle dont parle le Dr Preuss.

PRO ECCLESIA.

Nous prions instamment ceux de nos lecteurs dont l'abonnement est expiré de ne pas attendre plus longtemps pour en payer le renouvellement.

Monnaies pontificales

On sait que la France, qui n'a plus besoin de la protection de Dieu (!), vient de supprimer sur ses monnaies l'antique devise : Dieu protège la France !

En regard de ce progrès, citons les inscriptions de quelques monnaies pontificales. Lorsque les Papes frappaient monnaie avant la spoliation de leur patrimoine, ils avaient su en quelque sorte relever la mission du vil métal en faisant graver sur les pièces des devises morales.

C'est ainsi qu'on peut lire sur les monnaies d'Innocent XIII, *Ut detur* (pour être donné).

Sur celles de Benoît XII, *Solatum miseris* (pour être un soulagement aux malheureux).

Clément XI se demande quel est le vrai pauvre (*Quis pauper?*) et il répond *Avarus* (l'avare). Ne thésaurisez pas, conseille-t-il sur une autre pièce (*Notite thesaurisare*).

Innocent XI suggère : Ce que j'ai je te le donne (*Quod habeo tibi do*), et Clément XIII recommande : N'oubliez pas les pauvres (*Ne obliviscaris pauperum*).

N'était-ce pas une pensée touchante de rappeler ainsi aux possesseurs de l'argent l'usage qu'ils devaient en faire ? Nous doutons que la nouvelle monnaie des jacobins français, où l'on voit une commère coiffée du bonnet rouge, procure aux pauvres autant d'aumônes que les monnaies pontificales leur en distribuait.

Ca et là

UN BERCEAU ROYAL

Le berceau destiné au futur héritier d'Espagne est le même qui servit à Alphonse XII et à Alphonse XIII. Ce berceau, soutenu par deux colonnes corinthiennes dorées, porte l'écu royal d'Espagne et se trouvait auparavant surmonté par une couronne de grandes dimensions d'où pendaient les rideaux de vieille dentelle de Bruxelles sur fond de crêpe rose. Or, la reine Victoria a fait enlever cette couronne pour la remplacer par de larges nœuds de soie rose aussi. Par un trait délicat d'amour maternel, elle a dû trouver le poids de la couronne trop lourd encore, même en symbole, pour une tête d'enfant et a préféré qu'elle fut entourée par ces rubans au ton suave.

PLUS D'ESPRIT QUE DE POIGNET

A propos de cette stupide et condamnable coutume du duel, qui existe encore dans certains pays, on raconte cette histoire concernant Grisier, le maître d'armes de Napoléon III.

Edmond About avait un jour une affaire dite "d'honneur" sur les bras. Il s'en vint trouver Grisier pour prendre une leçon d'armes. Mais Grisier, après quelques mises en garde, lui trouva si peu de dispositions qu'il se refusa à enseigner un si mauvais élève.

— Si vous ne voulez rien faire pour moi, lui dit About en souriant, donnez-moi au moins votre portrait, celui où vous vous montrez en une pose redoutable et impressionnante.

— Volontiers, répondit Grisier.

— Dans ce cas, ajouta Edmond About, poussez la complaisance jusqu'à inscrire au bas la petite phrase que je vais vous souffler.

Et Grisier écrivit, sous la dictée de l'écrivain, ces mots : "A mon meilleur élève, Edmond About. Signé : Grisier." C'est parfait, conclut About. Merci et au revoir.

Alors, rentré chez lui, About mit le carton en bonne place, et attendit les témoins de son adversaire : ceux-ci vinrent et furent un instant laissés dans le salon où la photographie s'étalait.

Les témoins, songeant au danger que le terrible élève de Grisier pouvait faire courir à leur client estimèrent qu'il valait mieux s'inspirer de l'esprit de conciliation, et, un quart d'heure après, l'affaire était arrangée pour cette fois.

UNE GLACE FLOTTANTE

Les navigateurs sont exposés quelquefois à rencontrer des terres nouvelles et non portées sur les cartes ; c'est une aventure qui devient rare aujourd'hui, et nous sommes loin de l'époque où ces découvertes inattendues étaient une cause de danger permanente pour les Bougainville, les Cook, les La Pérouse. Mais il y a d'autres dangers du même ordre, dont on ne trouve et dont on ne trouvera jamais l'indication sur les cartes. A peine indique-t-on les parages où l'on peut les rencontrer. Nous voulons parler des glaces flottantes.

On sait qu'à certaines époques, elles descendent par bataillons serrés des régions polaires, et la moindre d'entre elles peut causer un désastre. Mais il y en a d'énormes, et les navires à voile, pris par le calme, sont souvent entraînés vers elles ; ils obéissent aux courants de surface, tandis que les glaces, qui ont un pied énorme dans l'eau obéissent aux courants profonds, et semblent ainsi animées d'un mouvement par rapport à la surface de la mer.

Un navire a failli périr ainsi dans une collision avec un formidable iceberg, au mois de décembre dernier, après avoir doublé le cap Horn. Cette montagne flottante avait 150 mètres de hauteur, et couvrait une surface de la mer de plusieurs kilomètres carrés.

On peut juger de l'importance d'une pareille masse flottante, véritable banquise et iceberg tout à la fois, en considérant que pour conserver leur équilibre dans l'eau salée, dont la densité est plus forte que celle de la glace, ces montagnes de glace plongent dans l'eau d'une hauteur double de celle que l'on voit émerger : il y avait donc environ 300 mètres de glace en épaisseur au-dessous de la flottaison. Le navire — un quatre-mâts — eut toutes les peines du monde à fuir et à s'écarter de la route de cette montagne en dérive. D'une façon générale, ces grands déplacements de glace, au pôle Nord comme au pôle Sud, coïncident toujours avec des vicissitudes météorologiques. Nous n'irons pas jusqu'à attribuer à ces glaces du pôle Sud, le déplorable printemps que nous avons à subir.

Les Canadiens et la France

Jean Lionnet, vient de publier dans la "Revue hebdomadaire," de Paris, une remarquable étude sur le Canada, dont nous détachons les pages suivantes pour nos lecteurs :

"La première question qu'on se pose en arrivant à Québec, et qu'on n'ose d'abord poser qu'à soi-même, est inévitablement celle-ci : "Ces gens, qui parlent français, sont-ils des Français ?"

Non, les Canadiens français ne sont pas des Français : ils sont des Canadiens français !

Ils n'ont et ne peuvent avoir aucune idée de réunion avec la France. Ils ont obtenu toutes les libertés nécessaires, conquis, pour ainsi dire, leur statut personnel ; nul autre régime ne pourrait leur garantir une plus stable indépendance, une plus large prospérité. Enfin, ils ont vécu, depuis 1763, dans un pays neuf, selon les traditions que nous avons en partie abandonnées : plus jeunes que nous, ils ressemblent pourtant plus que nous à nos aïeux. Ils ont ignoré nos révolutions, nos guerres récentes, la plupart de nos idées modernes. Ils sont eux-mêmes aujourd'hui. Et leur devoir, autant que leur droit, est de rester eux-mêmes. Ils demeurent Français, si vous voulez, mais à leur manière : s'ils le devenaient à la nôtre, ils cesseraient d'être un peuple.

Ces Canadiens français — et il faudrait souligner trois fois : Canadiens — aiment-ils la France ? Oui, ils l'aiment dans le passé ; ils aiment en elle le sang de leurs pères, la race qui les fait différents des Canadiens anglais. Mais, dans le présent..... Il faut distinguer. On ne déteste pas la France, au

Canada, en temps que France ; mais on y déteste franchement la France politique, la France officielle.

De celle-ci, M. André Siegfried a bien dit dans son ouvrage intéressant, mais tendancieux au point de vue : "Le Canada, les deux races" :

"La France ne réalise en rien leur idéal politique et religieux : c'est d'abord essentiellement une France révolutionnaire, et ce mot sonne mal dans un pays où la jeunesse tout entière est élevée par une Eglise qui n'a jamais reconnu 1789 ; c'est ensuite une France partiellement, largement libre-penseuse, et au Canada la libre-pensée est l'objet d'une presque universelle réprobation ; c'est enfin, aujourd'hui du moins, une France radicale, et les Canadiens sont très attachés aux principes de la conservation sociale."

Vous comprenez combien il est malaisé de définir les dispositions des Canadiens français à notre égard : mélange singulier d'amour et d'indignation, de sympathies héréditaires et de griefs récents ! D'ailleurs cette indignation et l'amertume de ces griefs ne révéleraient-elles pas que cet amour et ces sympathies subsistent au fond même chez ceux qui semblent les renier ? Les Canadiens français se mettraient-ils si fort en colère contre un peuple qui leur serait indifférent, étranger ? Y eut-il à Québec des orateurs pour excommunier ainsi les Allemands, au temps du Kulturkampf ?

Mais, dans l'accueil des Canadiens français, la vieille affection paraît seule, et si chaude qu'il faudrait bien de l'indifférence, bien du scepticisme pour n'en pas être ému.

Partout, à la simplicité si gracieuse de l'accueil, se joint l'expression d'une satisfaction permanente. "Nous sommes bien comme nous sommes", me disait Mgr Mathieu, recteur de l'Université Laval. Et, en vérité, il parlait pour tous les Québécois !

LE CLERGE AU CANADA.

Cette Université Laval est le cerveau de Québec.

Elle fonctionne sous la direction du clergé — du clergé qui a gardé là-bas toute l'influence sociale qu'il possédait dans l'ancienne France, mais qui ignore les défaillances morales et religieuses par lesquelles s'affaiblissait le nôtre à la veille de la Révolution. Il n'a ni Clermont-Tonnerre, ni Loménie de Brienne, ni Talleyrand.

Satisfaite d'elle-même, sûre de son peuple, l'Eglise canadienne maintient énergiquement sa situation. Elle sait qu'elle l'a méritée. Un adversaire, M. André Siegfried, n'hésite pas à écrire : "Hâtons-nous du reste de reconnaître qu'elle tient, sur les bords du Saint-Laurent, une place à part, qu'elle a de tout temps été pour ses disciples une protectrice fidèle et puissante, que notre race et notre langue lui doivent peut-être leur survivance en Amérique..... N'est-elle pas doublement chère aux Canadiens, qui voient en elle non seulement le représentant de leur foi, mais encore le défenseur attiré d'eux-mêmes ?"

Ailleurs, comme en France, en Italie ou en Espagne, ce qu'on prétend le plus souvent reprocher à l'Eglise, c'est son passé. Ici, au contraire, ce passé était sa force.

Et l'avenir ? Mais on y songe sans appréhension à Québec. Je vous ai répété le mot de Mgr Mathieu : or, ceux qui sont à ce point satisfaits du présent le croient capable de durer.

Quoi qu'on en ait dit, d'ailleurs, l'esprit de la race vit dans cet Université Laval ; il ne s'y use point en redites ; il ne s'y fige point en formules. Causant avec l'ancien recteur, Mgr Laflamme, fervent géologue et botaniste, j'ai admiré chez lui l'intelligence la plus moderne.

## DE NAZARETH AU GOLGOTHA

(De la "Croix", de Paris.)

On n'avait pas douté, jusqu'en ces dernières années, que Jésus n'eût volontairement et spontanément accepté sa mort douloureuse sur la croix. Mais les négations des critiques allemands, appuyées sur une philosophie destructrice de toute science et de toute foi, suivant l'expression de M. Gaudeau, ont gagné bien des esprits, voire même dans le monde de critiques qui se disent catholiques.

Ceux qui vont aux extrêmes considèrent la mort de Jésus comme un accident vulgaire étranger à tous ses rêves ; c'est la plus lamentable des catastrophes interrompant la plus idéale des vies humaines. Emporté par son enthousiasme de réformateur, Jésus aurait été surpris par la précipitation des événements. Averti cependant par des disciples secrets, il rêvait encore de fuir en Galilée, mais les menées de Judas hâtèrent son arrestation, sa condamnation et sa mort. Et l'on comprend ainsi sa plainte douloureuse : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? " Vous objecterez sans doute à ces critiques les prophéties de Jésus concernant sa mort. Ces prophéties, pour eux, n'existent pas ; leur philosophie leur permet de les attribuer à une tradition postérieure ; elles ont jailli de la conscience chrétienne à l'époque où celle-ci prêtait au Christ mortel les thèmes de la prédication apostolique. Ainsi conclut M. Loisy et, après lui, M. Ch. Guignebert, qui épouse la plupart de ses théories.

Le protestantisme libéral évite ces excès ; il admet les prophéties du Christ ou plutôt ces prévisions humaines qui dénotent une intelligence des plus vives et un courage sans hésitation au service de l'amour le plus dévoué. A ses yeux, Jésus a vécu longtemps dans l'ignorance de sa destinée définitive ; si le voile s'est déchiré, c'est apparemment au moment du baptême ; la voix du Père, sous quelque forme qu'elle se fasse entendre, l'a appelé à l'œuvre du royaume dont il sera l'agent désigné ; un instant, il hésite, ballotté entre des sentiments contraires, c'est l'heure de la tentation racontée par les évangélistes et dramatisée par eux. Ce que nous en devons retenir, c'est la victoire de Jésus. Après quoi, il marche résolument dans sa voie.

Entrevoyait-il, dès cet instant, l'issue douloureuse de son existence ? Ou bien l'hostilité grandissante de ses ennemis lui en révèle-t-elle progressivement les détails ? Toujours est-il qu'une heure sonne où la mort lui apparaît inévitable historiquement. Sa vie l'y conduit sans détours possibles ; et pourtant jusqu'au bout il veut espérer que la coupe d'amertume lui sera épargnée. Le sacrifice est, d'ailleurs, accepté par lui avec la simplicité et la force des cœurs héroïques.

On le voit, pour y apporter plus de ménagements et de précautions plus ou moins subtiles, le parti critique libéral n'en détruit pas moins notre foi au Christ Rédempteur, et violente bien aussi le texte des Évangiles. Notre Christ est tout différent du sien. Ce n'est pas le nabi juif, épris de gloire nationale, que la mort arrête dans ses rêves, ce n'est pas davantage le prophète de Dieu à qui ses prédications valent la haine des chefs d'Israël, et dès lors la mort qu'il accepte, ne la pouvant éviter ; c'est le Fils même de Dieu qui a

accueilli la mort comme un devoir et un mot d'ordre divin, et qui, l'ayant prédite, montre qu'elle n'est pas dans sa vie un accident imprévu, mais une phase essentielle.

Certains exégètes s'étonnent du silence prolongé que garde Jésus à l'endroit de sa mort ; s'il n'en dit rien, c'est donc qu'il l'ignore. Il fut donc un temps où l'image du Golgotha ne hanta pas l'imagination du Maître ! Et l'on ne veut pas voir tout ce qu'il y a de tendresse et de prudence affectueuse dans la réserve du Sauveur ! Quoi ! les disciples, même façonnés par le prophète de Nazareth, ne comprendront rien aux mystères du Calvaire, et l'on voudrait qu'au début de leur vie commune il leur eût ouvert les secrets de l'avenir ! Rien n'était moins heureux ni moins sage ! Combien plutôt ne faudrait-il pas admirer la gradation que Jésus établit dans l'éclaircissement progressif du mystère final ?

La première fois que Jésus insinue une pensée sur sa mort, les disciples semblent n'y rien entendre. Ceux qui vont à la suite de Jean se scandalisent, avec les pharisiens, de ce que les apôtres ne jeûnent pas ; et Jésus leur réplique : " Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Des jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront en ce jour-là. "

Dans le collège apostolique on oublie vite les heures tristes, pour s'attacher aux songes chimériques d'un renouveau glorieux d'Israël. Aucun ne pense plus au colloque avec les disciples du Précurseur quand, à Césarée, la nouvelle tragique éclate comme le tonnerre dans un ciel sans nuages. Pierre a confessé la gloire du Messie divin, et Jésus lui a promis la récompense insigne de sa foi, quand soudain Jésus prédit que le Fils de l'Homme doit aller à Jérusalem, souffrir beaucoup, subir la réprobation des princes des prêtres et des scribes, être mis à mort et ressusciter après trois jours. Simon, qui ne saisit rien de cette nécessité, s'oppose au Sauveur avec son impétuosité coutumière. A Dieu ne plaise ! Il ne vous arrivera rien de semblable, Seigneur ! Mais comme l'heure des ménagements est passée, Jésus répond sans ménagement à Pierre : Arrière de moi, Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais de l'homme ! Et quant à lui, qui a affirmé sa face pour aller à Jérusalem, il poursuit sa route vers le terme fatal.

Désormais, les prédictions seront plus fréquentes et plus saisissantes, mais les évangélistes nous révèlent que les apôtres ne comprennent pas. S'ils ont des pressentiments pleins d'angoisse, pourtant ils n'interrogent pas ; ils écartent le sujet importun : " En fait, a-t-on dit, c'est moins l'esprit que le cœur qui ne comprend pas ; volontiers, ils reprendraient le mot de saint Pierre, au risque d'encourir le même reproche, persuadés que le Maître si puissant reviendra sur sa résolution de mourir. Ils ignorent encore les raisons profondes de cette mort, Jésus leur en a réservé le mystère pour les derniers jours de leur vie commune. " (Revue Augustinienne, mars 1907, p. 286.)

Aux fils de Zébédée qui lui demandent une place de choix, Jésus répond : Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour beaucoup. Quelque effort qu'aient tenté les exégètes rationalistes pour énerver ce texte, il n'est pas d'interprète catholique qui lui dénie le sens de mort rédemptrice.

Le Christ doit mourir ; la mort est une tâche afférente à sa vocation de Messie, et cette mort doit servir de rançon pour beaucoup. Rapprochez ce texte de la prophétie d'Isaïe, vous y lirez que le Messie s'est fait rançon pour les péchés, " il a porté les péchés de beaucoup, " et c'est lui l'Agneau chargé des péchés du monde que montrait Jean-Baptiste sur les rives du Jourdain.

Au surplus, cette dernière précision sur la mort annoncée, Jésus va la donner. Le Golgotha est proche, un jour encore et Jésus l'aura gravi. Voici le dernier repas intime, la dernière instruction où le cœur se livre tout entier. Ecoutez-le qui donne son corps en nourriture et son sang en breuvage ; ce n'est pas une vaine formule, une parole d'un instant qui plaît et s'envole dans l'oubli. Cette voix, qui demain s'éteindra, parle d'un sang qui sera versé pour vous. Les synoptiques, comme saint Paul, nous rapportent cette phrase si profonde en son laconisme apparent.

Mais ne serait-ce pas précisément une création de saint Paul ? Successivement l'on fait honneur à l'apôtre de toutes les pensées profondes de notre foi ; le " laid petit juif " de Renan est apparu, aux yeux fascinés d'un monde rationaliste, comme le vrai génie du christianisme, auprès duquel s'efface Jésus lui-même, le doux et généreux mais naïf Rabbi. Or, il se trouve que saint Paul proteste en cet endroit même que son enseignement eucharistique lui vient de la tradition ; il ne prêche rien qu'il n'ait reçu et appris des autres, de la tradition primitive.

Jésus a donc présenté le pain rompu et le vin de la coupe. C'est là son corps et son sang. Que figurent-ils, séparés sur la table de la Cène, sinon son corps qui sera demain immolé sur la croix, et son sang qu'il répandra du jardin de l'agonie au prétoire et au Golgotha ? Ce qu'elle figure aujourd'hui, l'Eucharistie, sacrifice renouvelé, le commémorera jusqu'à la fin des siècles ; mais si elle commémore le supplice du Christ, c'est donc que sa mort " avait un sens en soi, une valeur en soi ". Oui, la valeur d'un sacrifice tellement parfait qu'il remettait les péchés, et fondait, créait l'alliance nouvelle. Moïse établit jadis l'alliance entre Jahvé et son peuple, dans le sang des victimes immolées, mais le sang n'intervenait que comme signature extérieure du contrat d'alliance, il n'expiait rien. Ici, le sang du Christ est créateur de l'alliance ; s'il l'établit entre Dieu et le peuple nouveau, c'est qu'il détruit l'obstacle et le mur de séparation, le péché, et tel est le sens profond de la parole de Jésus rapportée par les évangélistes : en rémission des péchés.

Que sert de subtiliser avec le texte sacré ? Il porte, dans sa simplicité même, la marque de sa vérité : " Celui qui mourut sur la croix, dirons-nous avec la Revue Augustinienne, mars 1907, p. 292, était le même qui, à son entrée dans le monde, s'offrait au Père en place des victimes sans intelligence, le même qui, sur les sentiers de Judée, et pleinement conscient de sa destinée, façonnait l'âme de ses disciples en vue de l'angoisse finale, et leur dévoilait le mystère de sa mort salutaire et rédemptrice. Ne subtilisons pas avec les textes. Ce que Jésus a dit, les évangélistes l'ont rapporté avec une naïveté qui ne s'épargne pas elle-même et perpétue le souvenir de l'inintelligence des apôtres devant l'annonce du crucifiement. Le Messie est mort parce qu'il l'a voulu, et il l'a voulu, parce qu'il nous aimait et que l'amour vrai sait al-

ler jusqu'au sacrifice de la vie.

" On a dit du mystère de la croix qu'il était " une théologie de sang. " Soit, mais c'est la seule qui assure aux pécheurs le salut, et ceux-là le sentent bien pour qui la religion n'est pas " un frisson nouveau, " mais une vie de lutttes, d'efforts, de sacrifices pour réunir à Dieu ceux qui étaient loin de lui ; et cette réunion ne s'opère que dans le sang du Christ : Qui aliquando eratis longe facti estis prope in sanguine Christi. "

V. Dr.

## La vérité sur Berthelot

M. Poincaré, le grand mathématicien, a publié dernièrement, en tête du *Matin* de Paris, un article trop élogieux sur M. Berthelot. M. Naquet, qui passe pour un chimiste de grande valeur, a répondu à M. Poincaré dans le " *Moniteur scientifique* ", de Queneville. Il conteste, avec preuves à l'appui, les principaux titres accordés par M. Poincaré, comme par tant d'autres, à Berthelot. Suivant lui, le trop fameux matérialiste qui repose au Panthéon près de sa femme était " un expérimentateur habile, un savant de premier ordre, " mais non un créateur. Il n'a pas découvert la synthèse des corps organiques, il a seulement " su tirer la déduction finale " des travaux des Wöhler, des Kolbe, des Frankland, etc., qui avaient réalisé certaines synthèses totales, celle des corps gras notamment.

Berthelot a contribué à fixer, mais n'a pas fixé, comme on le dit souvent, la nature de la glycérine ; cet honneur revient à Wurtz, dont Berthelot utilisa les études.

La seule vraie synthèse qui soit réellement due à Berthelot est celle de l'acétylène. C'est ce que dit M. Naquet qui résume ainsi sur ce point si important son appréciation du prétendu créateur :

M. Naquet ajoute :

" A côté de cette œuvre utile, la vérité m'oblige à le rappeler, Berthelot a accompli une œuvre nuisible.

" Après que ces deux admirables savants — aujourd'hui oubliés — que furent Laurent et Gerhardt eurent ruiné la théorie dualistique et créé la notation nouvelle qui, en se développant, devait si profondément féconder la chimie, Wurtz en France, et la presque totalité des chimistes à l'étranger, adoptèrent la notation atomique. Berthelot, lui, y résista ; trois années consécutives avec opiniâtreté, ne s'y rallia qu'à la fin en désespoir de lutte, et fut, à ce point de vue, un véritable réacteur, en même temps que Sainte-Claire Deville qui, lui aussi cependant, au point de vue chimique, a laissé une trace profonde en découvrant la dissociation. Il a de ce chef retardé en France les progrès de la science chimique à laquelle, ailleurs, il donnait une si belle poussée en avant.

" Dès lors, pourquoi faire à Berthelot une situation exceptionnelle et hors de pair, comme celle que lui font les journaux et que lui fait M. Poincaré lui-même ?

" Depuis Lavoisier, il y a eu des chimistes, tels que les Humphry Davy, les Berthollet, Les Gay-Lussac, les Berzélius, les Dumas, les Gerhardt, les Laurent, les Wurtz, qui furent au moins égaux à Berthelot, et dont, à mon sens, quelques-uns ont fait beaucoup plus que lui si l'on tient compte des difficultés plus grandes que, vu l'époque où ils travaillaient, les ont eu à vaincre. "

M. Naquet termine ainsi cet article doublement intéressant parce

qu'il émane d'un homme qui est à la fois athée, comme Berthelot, et jouissant, dans le monde scientifique, comme chimiste, d'une grande réputation :

" Il me resterait à analyser le rôle de Berthelot dans la découverte de la fixation de l'azote par les plantes ; et je n'aurais pas de peine à établir que ce rôle a été considérablement exagéré.

" Là encore on peut dire que Berthelot a contribué à la solution du problème, à côté d'autres savants dont la contribution a même dépassé la sienne ; mais il serait absolument erroné de prétendre que la solution de ce grand problème lui soit due.

" Malheureusement il m'aurait fallu entrer dans des détails qui auraient par trop allongé cet article.

" Je l'aurais fait cependant si c'eût été utile ; mais j'ai pu me dispenser de ce grand travail, il était déjà fait. Je me borne en conséquence à renvoyer le lecteur au remarquable article publié par M. Laurent Naudin dans le " *Moniteur scientifique* " d'avril 1903.

" Sous ces réserves, je signerais l'article de M. Poincaré et je suis prêt à glorifier le grand homme qui vient de s'éteindre. Mais " *suum cuique*, " je ne veux ni lui donner plus qu'il ne lui appartient, ni lui conférer ce qui appartient à d'autres. "

Il faut donc que certains Canadiens en rabattent de l'idée qu'ils avaient de l'impie Berthelot. Il n'a rien CREE, il n'était qu'un EXPERIMENTATEUR habile. Il faut dire aussi que c'est la mode, de nos jours, de faire de grands hommes avec des demi-savants.

## Mouvement catholique et politique à l'étranger

### ANGLETERRE

On mande de Londres : — Parlant à la réunion annuelle de la Société, la " *Vérité Catholique*, " l'archevêque de Westminster, a proposé que la Société publie des tracts exposant la portée légale et diplomatique des récents événements en France.

Mgr l'archevêque a déclaré qu'à son sens l'affaire des papiers du secrétaire de la nonciature de Paris, Mgr Montagnini, constitue soit une violation des lois de la diplomatie, soit un cambriolage, c'est-à-dire une violation des droits de la propriété ordinaire. Mgr Vaughan aurait ajouté une observation plus frappante encore.

Le gouvernement de la République française, se préparant à démolir un de ces jours la propriété elle-même — cet abus d'un autre âge dont le socialisme et la loge réclament l'abolition, — le F. G. Clemenceau a voulu d'abord " se faire la main " sur les papiers de la nonciature apostolique, dont le propriétaire légitime n'a pas d'armée pour défendre ses droits.

### NOMINATIONS

M. l'abbé J. Charette, curé de Varennes, par décision de S. G. Mgr Bruchési, a été nommé vicaire forain des paroisses du comté de Verchères, et M. l'abbé W. O'Meara, curé de Saint-Gabriel de Montréal, a été élevé à la dignité de chanoine honoraire.

M. l'abbé Eugène Coursol, a été nommé, par S. G. Mgr Dohamel, curé de la nouvelle paroisse Saint-François-Régis-du-Lac-des-Ecorces, situé à l'extrémité nord du comté d'Ottawa, à près de quarante milles de tout chemin de fer.

### AUX PRIERES

Le Rév. Père W. Perron, O.M.I., décédé le 13 bu courant à Québec.

## Un fromage pour M. Langlois

Le 11 mai courant, le "Canada" publiait un article-annonce des plus spirituels, intitulé: "La Force intellectuelle des Canadiens-français — un moyen de l'activer", dans lequel il est prouvé comme deux et deux font "cinq", que si les Français de France sont "hautement réputés par leur esprit à la fois simple et perspicace," que si leur "force" est "prodigieusement développée", c'est parce qu'"ils SAVENT BOIRE ET MANGER".

Or, (la logique est impeccable) si les Français du Canada ont soin d'"imiter leurs cousins pratiques" de France, en prenant "l'indispensable verre de vin... et le petit fromage que l'on s'offre comme dessert...", dans 10 ans, ils ne seront plus inférieurs aux Français de France.

Enfin, M. Langlois, la réforme scolaire va pouvoir se faire! Ne pleurez donc plus sur nos pauvres écoles en ruine, sur nos instituteurs mal payés, sur nos livres trop bien payés, etc. Tout cela est maintenant inutile.

A la prochaine session de Québec, au nom de vos électeurs, pourquoi ne feriez-vous pas passer une loi pour "activer la force intellectuelle des Canadiens français"? Cette loi consisterait à servir, trois fois par jour, à nos enfants, un bon verre de vin, ou plutôt, un verre de bon vin et... un petit fromage. Rien que ça!

L'effet sera magique. Dans 10 ans, ni plus ni moins, notre peuple pourra rivaliser d'esprit avec celui de France.

C'est dommage que l'on n'ait pas trouvé plus tôt ce grand agent intellectuel! Que d'encre et de sueurs, on aurait pu épargner! Allons, tout n'est pas perdu. "Cultivons mieux nos forces mentales, (ainsi se termine l'article) et SACHONS MIEUX faire, à TABLE, notre éducation."

Je ne vois pas maintenant, pourquoi l'on irait aux écoles, où il n'y a pas de tables... à manger.

CHATEAUGUAY.

## Les agissements de la "Veuve"

La franc-maçonnerie vient de remporter une nouvelle victoire dans notre ancienne mère-patrie.

Les 7 et 8 mai, la ville d'Orléans, après avoir exclu le concours du clergé, a célébré *civilement et maçonniquement* la fête de Jeanne-d'Arc.

Le troisième article du programme de la fête se lit ainsi:

"La présentation de l'étendard de la Pucelle, par la municipalité tout entière, aux troupes, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qui sera illuminée."

Or, il existe actuellement, à Orléans, non compris les bannières accessoires, trois grands étendards dits de Jeanne-d'Arc: Celui de François Ier, celui de 1855, et celui de 1894.

Le premier est conservé au musée Jeanne d'Arc, et son état de vétusté empêche qu'on le déplace.

Le troisième est entre les mains des dames d'Orléans qui l'ont payé et n'ont pas voulu s'en dessaisir.

Reste l'étendard de 1855 qui est conservé dans la sacristie de la cathédrale et qui, en vertu de l'Inventaire, est passé entre les mains du séquestre.

C'est de celui-ci que la franc-maçonnerie s'est emparé.

Mais les protestations ont surgi. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a déclaré à un journaliste, quelques jours avant la fête:

"Le Conseil municipal d'Orléans a eu à choisir. Il eût été sage, semblait-il, de s'en tenir aux seules invitations envoyées en son nom; il a préféré

accorder celle qu'on sollicitait de lui et m'exclure ainsi, avec tout le clergé orléanais, des fêtes que nous voulions très belles... Qu'ils gardent tous la responsabilité de leurs actes. Nous nous abstenons!"

— On vous a offert de vous remettre l'étendard le 7, comme il était d'usage et de vous le laisser jusqu'au lendemain...

— Oui! On aurait agi avec nous comme certains mauvais riches font à l'égard de parents pauvres. Nous aurions eu le bout de table. On nous aurait apporté l'étendard, on aurait assisté même, en se dissimulant, aux offices religieux; puis, le lendemain, au moment de la célébration, on nous aurait dit: Halte-là! Ou alors marchez avec les francs-maçons...

"Eh bien, non! Nous avons notre dignité et il est des sacrifices d'un ordre vraiment trop élevé pour que nous consentions à les accomplir. Au surplus, tout cela est passé. Que chacun reste donc chez soi. Pour ma part, je ne professe haine ni dédain à l'égard de personne... pas même des francs-maçons..."

Et c'est ainsi que la *Veuve* met son cachet sur les fêtes religieuses et nationales, quand elle ne peut pas les empêcher.

JOSEPH BEGIN.

## Une conférence sur le journalisme catholique

Nous ne pouvons passer sous silence l'éloquent discours sur le journalisme, que le R. P. Zocchi, S. J., a prononcé dans la grande salle de la chancellerie, à Rome, sous la présidence de S. Em. le cardinal Rampolla, devant S. Em. le cardinal Agliardi et un nombreux auditoire.

Après avoir tracé l'histoire du journalisme, le Père Zocchi a démontré la nécessité pour les catholiques de faire du journal l'une de leurs préoccupations apostoliques. Malgré tous ses défauts intrinsèques, le journalisme est une nécessité et un devoir des temps présents. En l'envoyant à Venise, diriger la "Difesa", Léon XIII disait au Père Zocchi: "Allez et écrivez des articles qui arriveront où ne parviennent pas vos sermons."

Mais le journal ne doit pas sacrifier à l'information la formation de ses lecteurs. La presse catholique ne peut borner son idéal à ne pas pervertir, ni seulement à divertir. Elle a un rôle hautement éducatif à remplir. Et souvent la polémique s'impose: "abdiquer la polémique, c'est désarmer devant un ennemi plus acharné que jamais."

Le discours a été couronné d'une véritable ovation. Les applaudissements ont redoublé lorsque l'orateur a rappelé, avec le cardinal Tripepi qui légua dans son testament des primes à la presse catholique, les journalistes catholiques récemment disparus: Margotti, dom David Albertario, Sacchetti. "Salut, nobles âmes, s'est écrié l'orateur; vous nous laissez l'exemple d'une vie consommée à combattre sans récompenses humaines pour l'idéal sublime de la Religion et de la Patrie."

Le tour du monde en 41 jours.

Nous avons fait des progrès depuis le fameux roman de Jules Verne. Aujourd'hui, avec les nouvelles lignes de chemins de fer, ce n'est plus 80 jours, mais 41 tout juste, qu'il faut pour accomplir un voyage autour du monde.

On nous promet même de réduire avant peu ce chiffre à 35.

Voici, à titre documentaire, la durée des différentes étapes: de Saint-Jean-de-Terre-Neuve à Vancouver, 3 jours et demi; de cette ville à Yokohama, 12 jours et demi; 3 fois vingt-quatre heures pour gagner Vladivostok; 13 journées de chemin de fer jusqu'à Moscou, deux journées et demi pour couvrir la distance entre la Ville Sainte et Paris, et 6 jours et demi de Paris à Terre-Neuve.

## Le 54e congrès catholique allemand

Le congrès catholique allemand se réunira cette année à Wurzburg-ville, où, en 1848, a été conçue l'idée de ses assises annuelles. La vieille capitale de la Franconie, l'ancienne et splendide résidence des princes évêques de Wurzburg, ducs de Franconie, ville épiscopale douze fois séculaire, est riche en souvenirs religieux. Saints Wilian, Todnan et Colonal vinrent de la verte Irlande pour y prêcher l'Évangile et y cueillir la palme du martyre. Mais quelques années après, un de leurs successeurs, saint Burchard, y ouvrait le 1er avril 742 la longue liste épiscopale, non interrompue jusqu'à nos jours.

Les séances du congrès se tiendront, comme en 1895, à la Ludwigshalle, le bâtiment de l'ancienne gare centrale, à deux pas du splendide palais des princes-évêques.

Le 4 avril dernier, le comité préparatoire a tenu à Wurzburg une séance, pour s'entendre avec le comité central. Le prince héréditaire Aloys de Loewenstein, le chanoine Schaedler, primicier de la cathédrale de Bamberg, et M. Donders, de Munich, y ont assisté.

On a décidé que le congrès se tiendra du dimanche 25 au jeudi 29 août.

## Les Évangiles apocryphes

Outre les Évangiles canoniques, documents officiels de la foi chrétienne, on connaît un certain nombre d'écrits très anciens relatant les faits de la vie du Christ. On les appelle communément évangiles apocryphes.

Nombreux à l'origine, il n'en existe plus aujourd'hui qu'un petit nombre, et encore, de la plupart n'avons-nous que de menus fragments; de quelques-uns même le nom seul a survécu! La critique a entrepris à leur sujet une longue et minutieuse enquête, dont nous résumons ici les conclusions.

Voici d'abord six évangiles dont nous avons encore le texte:

1. Le protoévangile de Jacques, datant du 4e siècle. Il en existe deux formes dérivées: l'évangile du Pseudo-Matthieu et l'évangile de la nativité de Marie (4e et 5e siècles).

2. L'histoire de Joseph le Charpentier (4e et 5e siècles).

3. L'évangile de Thomas. Il a subi de nombreux remaniements. Dans sa forme primitive, probablement perdue, il peut dater de la fin du 2e siècle.

4. L'évangile arabe de l'Enfance. Compilation du 4e ou du 7e siècle.

5. L'évangile de Nicodème, composé de deux écrits distincts: les actes de Pilate et la descente du Christ aux enfers (4e siècle).

6. Le Trépas de Marie. (Fin du 4e ou début du 5e siècle).

Ces écrits sont en dépendance littéraire très étroite vis-à-vis des évangiles canoniques. Jamais ils ne contredisent ces derniers. Ils se contentent d'ajouter au thème traditionnel des détails où se manifeste l'amour du merveilleux et la tendance très naturelle de suppléer aux lacunes du texte historique par des récits imaginaires.

Bon nombre de ces détails et de ces aimables légendes, sont entrés dans le trésor des traditions populaires; le moyen-âge les lisait dans la Légende Dorée de Jacques de Voragine. C'est l'origine des pieuses croyances qui circulent encore aujourd'hui, tels que les ren-

seignements sur les parents de la Sainte-Vierge, la présence du bœuf et de l'âne dans la grotte de la nativité, etc. Tout n'est pas à rejeter dans ces données extracanoniques.

Plusieurs peuvent provenir d'une tradition orale ou d'écrits antérieurs. En outre, ces évangiles renferment quelques pages d'une belle allure poétique. Ainsi la Légende Dorée a recueilli les fragments animés d'un souffle vraiment épique, où nous sont racontés la descente du Christ aux limbes et la mort de Marie. L'iconographie du moyen-âge s'en est fréquemment inspirée.

Les évangiles dont nous n'avons que des fragments réduits, sont les évangiles de Marcion, des douze apôtres, l'Évangile selon Philippe et l'Évangile de Pierre. Ils datent du 2e siècle.

Signalons ensuite dix évangiles totalement perdus, dont on trouve le titre chez les écrivains de l'antiquité chrétienne. Ce sont d'abord quatre évangiles portant le nom de gnostiques fameux. (La gnose est l'hérésie capitale du 2e siècle): Évangiles d'Apelles, de Basilide, de Cérinthe et de Valentin. Puis six évangiles attribuées à un apôtre: Évangiles de Mathias, de Judas d'Isariote, de Barnabé, de Barthélémy et de Thaddée. Autant d'ouvrages du 2e siècle.

Ce que nous avons de ces écrits permet de conclure leur dépendance des évangiles canoniques. Ils leur sont tous postérieurs. Quelques-uns d'entre eux trahissent les tendances dogmatiques des sectes. On y constate l'ignorance des particularités de l'histoire et de la topographie. Ils reflètent le milieu où ils furent fabriqués, bien plus que le milieu palestinien où ils furent arbitrairement leurs récits. L'amplification tendancieuse y est manifeste.

Restent deux évangiles que certains critiques considèrent comme contemporains des évangiles canoniques: l'Évangile selon les Égyptiens et l'Évangile selon les Hébreux. Le premier est manifestement influencé par le gnosticisme. Il ne peut donc remonter dans l'état où nous le connaissons, au-delà de l'an 140 ou 150.

Le second a été considéré par Sainre-Jérôme comme l'original araméen de l'évangile selon Saint-Matthieu, postérieurement traduit en grec. Cette supposition ne paraît pas fondée. Rien ne s'oppose à l'existence d'une histoire de Jésus contemporaine ou même antérieure aux évangiles reçus. Saint-Luc constate, au début de son évangile, l'existence de récits analogues. Cependant il semble que ces premiers essais soient complètement perdus aujourd'hui.

L'étude des évangiles apocryphes n'a pas été inutile à l'apologétique chrétienne. On a voulu voir dans nos évangiles canoniques, des récits légendaires ou des écrits tendancieux, répondant à ce fait constant: la légende se greffant sur l'histoire, les préoccupations doctrinales altèrent la réalité historique. Ce double fait n'est pas à nier, et ce sont précisément les évangiles apocryphes qui en livrent le témoignage. C'est là qu'on trouve le fruit de l'imagination populaire, les tendances des sectes et le travail des faussaires.

Bien différents nous apparaissent les évangiles reçus. Ils reflètent très fidèlement tout ce que nous savons du milieu palestinien d'avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire un état de choses disparu dès le dernier tiers du premier siècle. Le récit y est d'une sobriété sans pareille. L'évangéliste n'a aucun souci: donner une relation fidèle et impersonnelle des événements dont il a été témoin,

ou bien dont il a reconstitué la réalité historique par une enquête diligente (lisez le prologue de Saint-Luc). Et ce qu'il sait, il le raconte simplement, sans émettre une appréciation ni même trahir une émotion. Il n'y a point de livre où l'accent soit aussi sincère, et d'où la rhétorique et l'amplication soient aussi absolument bannies. Si ce n'est point là le timbre de la vérité, il faut renoncer à le reconnaître jamais. Le *Bien Public*

## SOUSCRIPTIONS POUR LA "CROIX"

"Amicus".....	\$5.00
Un catholique du Manitoba.....	25.00
Un lecteur, de Saint-Laurent, près Montréal.....	3.00
Un catholique de Montréal.....	5.00
F. D., Montréal.....	10.00
Un religieux, Montréal.....	6.00
Un abonné.....	3.00
Pour la défense de la "Croix".....	1.00
Un abonné, ptre, Sém. Québec.....	2.00
Un abonné de Saint-Paul d'Abbotsford.....	3.00
Un lecteur de Saint-Adrien de Ham.....	1.25
Un curé de Montréal.....	2.00
"Théophile".....	5.00
M. le curé G.....	10.00
T. B., Trois-Rivières.....	1.00
M. l'abbé A. B.....	2.00
M. l'abbé O. L., curé.....	5.10
Un prêtre du diocèse de Joliette.....	1.00
Un prêtre retiré du ministère, diocèse de Saint-Hyacinthe.....	1.50
N. C. Ptre.....	1.00
O. P., Saint-Rémi.....	2.00
Un Ami de la Croix Montr.....	10.00
F. X., médecin.....	1.00
A. B., curé de campagne.....	8.00
Pour la "Croix," Ottawa.....	1.00
Rév. P. M.....	1.00
M. l'abbé J. A. L.....	3.00
M. le curé O. L.....	1.00
Un Ami, de Saint-Michel.....	2.00
Dr D., Montréal.....	10.00
Un abonné Montréal.....	10.00
"St-Adrien de Ham.....	0.75
Un père de famille, Québec.....	5.00
Dr Des, Montréal.....	1.00
Rév. A. L. M.....	1.00
M. l'abbé N. P. R.....	1.00
Rév. P. P. H., O. M. I.....	2.00
Un vieux journaliste et ses fils.....	5.00
M. E. H., Montréal.....	10.00
J. C., un abonné de la Croix.....	25.00
Rév. J.-R.-L. H.....	3.00
Rév. E. D.....	1.00
Un Rév. P. Oblat.....	2.00
A. B., curé de campagne.....	5.00
Une lectrice assidue de la "Croix".....	1.00
Un curé du diocèse de Saint-Hyacinthe.....	3.00
Rév. C. A. C.....	3.00
E. L., avocat.....	5.00
Une campagnarde pauvre.....	0.25
P. S. G., curé du Manitoba.....	3.00
Un abonné de la "Croix".....	10.00
P. C., ptre, curé, Ontario.....	5.00
Rév. S. R.....	5.00
M. C. G., Montréal.....	10.00
Rév. T. B., diocèse Québec.....	3.00
Un curé de la Gaspésie.....	1.00
Un apôtre de la bonne presse.....	50.00

## DIRECTION GÉNÉRALE DONNÉE AUX CATHOLIQUES

Nous croyons qu'il est à propos de souligner la direction générale suivante, donnée aux catholiques par le Saint-Siège, dans une lettre du cardinal Merry del Val à Mgr Montagnini, ex-secrétaire de la nonciature, à Paris:

"Généralement, on peut cependant dire que le S.-S. a autorisé par avance toute pratique que les partisans de la bonne cause entendent faire en leur nom propre pour tenter d'améliorer la triste condition actuelle des choses. Dans chacune de ces tentatives, le S.-S. se complait à reconnaître le zèle et le dévouement de fils affectionnés qui, pour ne pas compromettre la mère, prennent d'eux-mêmes l'initiative d'une pratique quelconque que prudemment on peut croire avantageuse pour les intérêts de la famille."